

Celui-ci accourut.

— Ecoute, dit le commandant, baisse-toi entre le capitaine et moi, et réponds. Qu'est-ce que c'est que cette femme dont on va vendre aujourd'hui les meubles ?

— C'est la femme du meunier, dit Jérôme à voix basse. Elle a perdu son mari il y a deux ans ; ce n'était pas un très-bon sujet, et il était ici plus souvent qu'au moulin. Quand il est mort, il n'a laissé que des dettes. La pauvre Rose a bien fait ce qu'elle a pu pour les payer, et elle y serait arrivée, sans un usurier qui s'est montré impitoyable. C'est lui qui fait vendre aujourd'hui les meubles.

— Rose ? tu as dit Rose ? Serait-ce la fille au père Magloire qui vivait ici il y a trente ans ?

— Tout juste ! murmura le paysan surpris. Vous la connaissez donc ?

— Et la somme est forte ? riposta le commandant.

— Cinq cents francs !

M. Kergaz se leva :

— Viens avec moi, dit-il au cabaretier ; j'ai à te parler sur la place.

Tous deux sortirent.

— Où donc va le commandant ? demandèrent deux officiers.

— Chut, messieurs ! interrompit le capitaine Borgier, approchez-vous de moi, j'ai à vous conter une touchante histoire.

.....

Lorsque, une demi-heure plus tard, le commandant rentra dans la salle, sa figure était rayonnante, il tenait à la main un paquet de papiers timbrés.

— Tiens, dit-il à Jérôme, quand nous serons partis, tu lui remettras cela. Tout est payé ; elle peut rentrer chez elle.

— Mais, dit le paysan, elle me demandera...

— Tu lui diras que ce sont les officiers du bataillon qui ont voulu faire une bonne œuvre, et surtout tu ne parleras pas de moi !

— Mon commandant, interrompit doucement le capitaine Borgier, ces messieurs, ont une grâce à vous à vous demander.

— Qu'est-ce, messieurs ? dit M. Kergaz en regardant les officiers.

— Pendant votre absence, dont j'avais deviné le motif, je leur ai raconté ce que vous m'aviez dit en venant. Ils ont voulu s'associer à vous. Vous avez racheté les meubles, permettez-nous d'assurer pour quelques mois l'existence de la pauvre veuve. Nous avons fait une collecte et...

— Messieurs, dit le commandant, dont la voix trembla, je vous remercie et j'accepte. Jérôme se chargera de nos commissions. Mais il est deux heures, le régiment doit repartir. Raliez vos hommes, et en route !

Un quart d'heure après, il n'y avait plus un soldat à Trarières. Au loin, seulement, on apercevait la silhouette du commandant, dressé sur son cheval et jetant un dernier regard du côté du moulin.

Outre nos agents de Paroissés, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autoriser à prendre des abonnements.

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

ou

EXILI L'EMPOISONNEUR

VI

LE PACTE DE LA MORT.

— Enfant, dit Exili, une trahison pouvait aussi bien lui donner cette liberté ! Pour l'éprouver, je lui fis une confidence insignifiante ; dès le lendemain, il fit appeler le major général et lui révéla ce que je lui avais confié.

— Et ce fut son arrêt de mort ?

— Vous l'avez dit.

— Malheureux ! murmura Sainte-Croix.

— Oui, continua amèrement Exili, le malheureux ! qui, sans scrupule, eut trahi la confiance d'un compagnon de misère !

Ah ! cette mort-là ne me pèse guère ! N'étais-je donc pas dans mon droit en me défendant ?

Seul de nouveau, je renouvelai bien des fois encore le périlleux voyage ; mais je dus renoncer à creuser un passage sous la pierre ; le canal était soigneusement pavé, et les dalles de grès résistèrent à tous mes efforts.

Alors j'entrepris de desceller. Œuvre gigantesque et qui eût paru folle à tout autre qu'un prisonnier, j'étais privé de toute espèce d'instruments et obligé de travailler dans l'obscurité la plus profonde,

Mais le temps et la patience sont deux forces auxquelles rien ne résiste. Donnez-moi des siècles et avec une épingle je renverserai la Bastille. La goutte d'eau presque impondérable qui tombe toutes les secondes, finit par user le rocher ; ainsi j'espérais renverser cette pierre qui seule me séparait de la liberté.

Pendant deux ans de suite, toutes les nuits, j'entrepris mon périlleux voyage ; on me donna un autre compagnon, il mourut ; je voulais être libre.

J'avais réussi à me fabriquer quelques instruments : une scie, une sorte de ciseau, un levier...

Enfin, une nuit, après d'incroyables efforts, je sentis que la pierre commençait à se remuer dans son alvéole ; j'eus comme un délire de joie, bientôt calmé, hélas ! car je venais de m'apercevoir que jamais, avec mes seules forces, je ne parviendrais à détourner assez la masse pour m'ouvrir un passage.

— On ! mais maintenant, s'écria Sainte-Croix, maintenant que je joindrai mes forces aux vôtres, nous renverserons cet obstacle.

Venez, Exili, n'attendez pas une minute. Oh ! tenez, je sens dans mes bras une vigueur à remuer le monde.

Exili sourit.

— Vous êtes impatient, chevalier, dit-il

— Impatient ! lorsque je vois que je touche à ma liberté, seule chose précieuse ici-bas.

O mon ami ! pourquoi m'avoir laissé agoniser à vos côtés pendant plus d'une année, dans ce cachot fatal, lorsque vous pourriez m'en ouvrir les portes !

Du jour où vous m'avez jugé digne d'être votre élève, pourquoi ne m'avez-vous par dit : Viens, partous, soyons libres !

Mais vous ne comprenez donc pas que par ce bienfait, vous m'enchaînez à vous pour toujours, bien plus que vous ne l'avez en partageant avec moi votre science fatal !...